

... « Notre documentation, en particulier les punitions et persécutions, se borne presque exclusivement à ce qui s'est passé dans notre entourage immédiat.

Beaucoup de pièces importantes, qui nous ont suivi après le premier mai — jour de notre arrivée en Belgique occupée, — mais qui nous ont été remises trop tard [par les soins du service allemand d'interrogation, qui en aura d'abord pris connaissance, à toutes fins utiles N. d. A.], forment le contenu de tomes qui paraîtront encore sous peu... » [imprimé en gros caractères].
(Introduction III)

* * *

Dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, Charpentier et de Schaepdrijver étaient passés à l'ennemi, accompagnés de *Torreelle* Marcel, du 3^e de ligne, et du brancardier *Haesaert* Vital du 2^e génie.

Dans la nuit du 4 au 5 mai se produisit la désertion du brancardier religieux Van Sante, également délégué (1).

Ces délégués (et d'autres « frontiers » encore) se mirent directement au service des Allemands, et commencèrent, pour le compte de ceux-ci, une *propagande intensive sur notre front*, dans le but de démoraliser

(1) Van Sante [le type du « dévoyé »] passa à l'ennemi sous l'impulsion directe de *Cyriel Verschaeve*, avec lequel il était très intime, et qui était prévenu du prochain départ de Charpentier et de Schaepdrijver. Verschaeve considérait notamment que la Flandre ne pouvait être sauvée ni par la Belgique, ni par les Alliés, ni par le peuple flamand lui-même, qui était endormi. D'après lui, elle ne pouvait l'être que par les *Allemands*, et pour cela, il fallait tendre la main aux activistes. [A noter que le R P *Callewaert* (résidant alors en Angleterre), dans une lettre à son « cher Maurice » (Maurice Gerardin) — où il était également question de journaux à passer au front en fraude, dans des colis — se déclare d'accord avec les idées de Verschaeve. — A noter encore, que cette idée de Verschaeve est une des idées maîtresses du « Cathéchisme ».]

Van Sante quitta les tranchées belges accompagné d'un ouvrier. Ils durent rôder deux heures entre les deux lignes. Les Allemands les aperçurent et tirèrent sur eux, sans les toucher. Lorsqu'il se readit, les Allemands le traitèrent en délégué du parti du front. Outre la mission de Verschaeve, Van Sante devait, en effet, encore avoir une mission pour le « Ruwaard » (A. Debeuckelaere), car lorsqu'il se rencontra par après avec ce dernier à Gand, il fut question entre eux de cette mission.

A Courtrai, Van Sante retrouva Charpentier et de Schaepdrijver.

— Van Sante avait été tellement convaincu par Verschaeve de la sainteté de la devise « *Alles voor Vlaanderen, Vlaanderen voor Christus* », qu'il supplia, au nom de Charpentier, de de Schaepdrijver et du sien, un personnage influent du monde ecclésiastique belge de Rome, d'adjurer les Flamands encore au front de passer à l'ennemi, afin de se mettre au service de la Flandre qui avait tellement besoin d'eux.

et d'exciter nos soldats, afin de les amener soit à désertier à l'ennemi, soit à commettre des actes révolutionnaires.

Voici le premier tract qu'ils firent parvenir dans nos tranchées.

SOLDATS FLAMANDS !

Je suis retourné dans les belles provinces de Flandre, au pays de la Lys et de l'Escaut, dont la quiétude n'est pas troublée par le bruit de la guerre, qui n'est pas déparé par des ruines, le pays où villes et villages et habitants ont encore l'aspect d'auparavant, où l'air est toujours aussi bleu, les champs aussi verdoyants, où la splendeur et la richesse du sol de la Flandre s'offrent à nos regards.

Je suis retourné en Flandre. J'ai traversé des villes et des villages, je me suis promené à travers champs et prairies dans le soleil doré de mai et le doux vent, jouissant de la liberté et de la vie, comme un banni qui fut privé de liberté et de vie pendant 4 ans. J'ai parlé à des hommes de la ville et de la campagne, au paysan se rendant aux champs, au tenancier de café servant ses clients, aux garçons gardant les vaches, aux sarcleuses dans les champs.

Et partout je trouvai le contentement — quoiqu'on dût peiner pour gagner la croûte, quoique la guerre pesât lourdement sur la Flandre — mais partout je trouvai le désir de la paix, le même désir de se revoir.

Je rencontrai dernièrement un vieux paysan. Quand il apprit que j'étais peu de temps auparavant encore à l'armée, il me demanda :

« Monsieur, ne savez vous rien de mon fils qui était dans le temps au 3^e de ligne » — et il dit le nom.

« Non, père, cela me fait de la peine, mais je ne le connais pas. »

« N'est-ce pas terrible, Monsieur, voilà 4 ans que le garçon est parti de la maison, et nous ne savons même pas s'il est encore en vie. Cette guerre va-t-elle encore durer longtemps ? Nos fils doivent-ils se battre encore longtemps pour la France et l'Angleterre ? »

Il continua en secouant la tête.

— « Nos fils doivent-ils se battre encore longtemps pour la France et l'Angleterre ! » —

Soldats de l'Yser, vous qui avez toujours l'arme au bras, qui montez la garde pendant les longues journées et les nuits froides, qui vivez dans le sang et la boue, qui sentez à tout moment la mort menaçante au-dessus de vos têtes, vous êtes-vous déjà demandé : pourquoi est-ce que je souffre, pourquoi dois-je sacrifier ma vie ?

Et la réponse n'a-t-elle pas fait défaut, parce que vous ignoriez ?

« C'est pour la patrie », disent les officiers, les journalistes, les embusqués, les jusqu'aboutistes.

Oui, en effet, ils se battent pour la patrie, ou plutôt ils vous laissent vous battre pour la patrie, afin de pouvoir jouir des avantages avec peu ou pas de danger.

Soldats flamands, quelle est votre patrie ?

Est-ce la Belgique ?

Non, l'histoire prouve que depuis son existence, depuis 1830, la Belgique est votre ennemi le plus acharné.

Qu'est-ce que la Belgique : ce sont ceux qui furent cause de l'appauvrissement progressif de la Flandre en temps de paix, cause de ce qu'elle faisait machine arrière ; c'était eux qui vous exploitaient au profit de la Wallonie, c'étaient ceux qui tombaient en adoration devant la France et avaient juré de faire disparaître le flamand de la Belgique. Ce sont encore ceux qui, pendant la guerre, alors que vous

luttez pour cette même Belgique, vous raillent et vous humilient, vous punissent et vous persécutent, parce que vous osez vous montrer Flamands comme votre mère vous apprend à l'être ; ce sont ceux qui demandent votre sang, mais méprisent votre langue.

Soldats flamands, vous vous êtes déjà battus pendant 4 ans pour cette Belgique. Vous avez espéré obtenir un jour votre droit parce que vous l'avez acheté au prix de votre sang. Et que vous donna la Belgique, le gouvernement belge ?

Oh amertume ! vous avez — par votre souffrance et votre sacrifice — aidé à serrer encore plus fort vos liens d'esclavage. Vous avez lutté contre vous-même, contre votre propre peuple parce que vous avez servi la Belgique, votre ennemi. La Belgique est l'outil sans âme dans les mains de la France et de l'Angleterre. La France veut l'Alsace-Lorraine, l'Angleterre la domination du monde, et ceux qui se proclament les protecteurs des petites nations, forcent ces petits à se battre pour eux, à être les défenseurs des grandes nations.

Et que vous donne-t-on en guise de récompense ? De belles et nombreuses promesses d'indemnisation, des promesses qui resteront toujours des promesses et ne deviendront jamais la réalité. — En attendant, des gens sont affamés par le blocus anglais, des aviateurs de vos nations protectrices viennent détruire vos maisons et vos villages et tuer des centaines de civils, femmes et enfants.

Soldats flamands, quand vous serez retournés un jour en Flandre et quand votre vieux père demandera : « Fils, pourquoi vous êtes-vous battus à l'Yser », vous répondrez : « Pour nos ennemis, afin qu'ils puissent encore plus facilement nous opprimer et nous exploiter. »

Et si une balle ou un éclat d'obus vous tue à l'Yser, votre mère ne se plaindra-t-elle pas, quand elle apprendra la triste nouvelle : « Devais-je donner mon enfant pour qu'il serve de chair à canon pour les Français ou Anglais ? »

Allons donc, soldats flamands, n'hésitez plus. — Ne laissez pas plus longtemps abuser de vous : votre sang que vous dépensez si généreusement se tournera contre vous.

Choisissez entre votre intérêt et celui de l'ennemi ! Lutter plus longtemps du côté de la Belgique, c'est lutter contre la Flandre, contre vous-même !

Soldats flamands, montrez maintenant que vous êtes Flamands de cœur et entêtés, que votre volonté est plus forte que celle de vos oppresseurs.

A bas la guerre ! A bas la Belgique !

Vive la Flandre !

A mes amis flamands.

Vous êtes sans doute tous plus ou moins curieux d'apprendre le résultat de mon petit voyage original et inattendu.

Oui, maintenant je suis de nouveau dans notre belle Flandre ; chaque maisonnette, chaque petit village me sourit au milieu des festons verdoyants qui les entourent ; c'est comme s'ils voulaient cacher dans le plus profond de leur rêverie calme et solitaire la grande douleur pour leurs fils depuis si longtemps partis et pour le grand nombre de ceux qui tombèrent, jeunes, au champ de bataille.

Le peuple, le peuple ouvrier de la Flandre, les jeunes gens vigoureux peu nombreux restés ici, et les nombreuses et saines jeunes filles, vinrent en hâte à ma rencontre, sollicitant anxieusement des nouvelles de parents, amis et connaissances.

Ils savent si peu de votre triste existence ! Quelques-uns me sourient aimable-

ment, ils soupçonnent le bonheur de mon cœur à l'occasion de mon retour dans mon lieu natal, après cette longue et amère séparation.

D'autres crient de loin : « Est-ce aussi un Flamand ? »

Hélas ! qui reviendrait des marais de l'Yser, sinon un Flamand, de ceux qui furent depuis si longtemps sacrifiés et opprimés.

« Garçon, est-ce presque fini ? Pourquoi tous nos fils ne reviennent-ils pas ? »

Que répondre à cela !

Mon cœur qui aime la Flandre se brisa, et dans un même regard j'enveloppai les nombreux champs de mort de la région de l'Yser, les tranchées boueuses bourrées du plus beau de notre race, et ici notre admirable peuple non encore dégénéré, qui reste profondément courbé sous la lourde idée de la lutte et de la souffrance inutiles, de la mort de notre jeunesse flamande, la seule espérance, la force unique de la Flandre.

Jeunes gens, levez-vous ; tous, la main dans la main, venez et sauvez la Flandre, votre patrie, des ignobles griffes de la marâtre Belgique, qui vous sacrifie sans pitié sur l'autel sanglant de l'Yser ; en l'honneur de la France et au profit de l'Angleterre ; qui décore des aviateurs étrangers parce qu'ils démolissent ici vos églises et vos maisons et tue des femmes et des enfants innocents alors qu'elle ne vous donne à vous, ses fils, rien d'autre que plus de danger et plus d'oppression à la place de votre sang versé !

Voulez-vous sauver la Flandre ? Sauvez-vous d'abord vous-mêmes, quittez le champ de bataille et venez rejoindre ici votre frère flamand, chantant bien haut :

La Flandre grande

Le Hâvre mort à jamais.

Jideeltje 18-5-18.

(Pseudonyme — peu connu — de Charpentier. N. d. A.)

Boîte aux Lettres.

Au R. [Aan den R. — Ruwaard ?? N. d. A.] Beaucoup de compliments de « Beerkuip ». (Pseudonyme de de Schaepdrijver N. d. A.) Un gars de l'Yser demande des collaborateurs bien documentés. Salut à Deetje et à son frère. Tout va bien à la maison.

Voici un autre tract :

Frères de l'Yser.

De la Flandre libre, brillant dans les rayons dorés du soleil, je vous envoie mon salut fraternel le plus cordial.

Me voilà de retour d'une promenade dans nos gentils petits villages et nos agréables villes. Le printemps frissonne et se gambade par les paysages gonflés de verdure. J'exulte et je jubile, alors que partout, par cette belle soirée de mai, le cri fort et franc de résurrection résonne des salles de meeting remplies de monde, de notre presse énergique et courageuse, des camps allemands et hollandais. Cela n'empêche pas que j'aie la tristesse dans l'âme ; et, ému, je me souviens de votre existence là-bas, dans les tranchées sanglantes, de votre vie de travailleurs pauvres, méconnus et méprisés.

Jusqu'au 1^{er} mai de cette année j'étais aussi à l'Yser, je devais aussi me battre pour la gloire et l'honneur du Hâvre, je devais peiner et gratter dans la sueur de mon front, et sacrifier mes muscles et mon sang flamands pour ce que ma conscience la plus intime maudissait. Oh ! cette vie inhumaine et rude du soldat (*piot*)

flamand dans les tranchées, pendant les marches sans fin et le mortel travail de nuit, jamais assez injurié, jamais assez harassé au goût de ses maîtres !

Je comprends si bien, frères, votre pénible et infini martyre durant déjà 4 années, et toujours sans aucune lueur d'espoir dans l'avenir. Car, vraiment, l'avenir apparaît si sombre, si plein de ténèbres menaçantes ; hélas, la paix ne viendra pas encore de sitôt.

L'Angleterre — le pays accapareur, le pays voleur et oppresseur des petits peuples, l'assassin des Boërs et des Irlandais, l'assassin de nos mères et enfants, l'ignoble excitateur qui poussa à la guerre la Serbie, le Monténégro, la Roumanie et les délaissa lâchement — ne veut pas encore cesser ses vues de conquête sur les colonies allemandes.

La France — qui nous attaqua sans discontinuer à travers toute l'histoire, démolit nos villes et nous enleva une grande partie de notre territoire — s'évertue encore toujours à s'emparer de l'Alsace-Lorraine allemande, volée au 17^e siècle par le roi français Louis XIV à l'Allemagne.

Au besoin, ils forceront leurs serviteurs du Hâvre à faire livrer par la petite armée belge épuisée une seconde bataille de l'Yser et à servir comme tête de pont devant la ville de Calais.

Frères, la Nouvelle Flandre se réveille ici. Un frisson de vie fiévreuse et irrésistible traverse le pays. Nous devenons un peuple libre, autonome. Partout, hommes et femmes se lèvent avec cœur et entêtement, et jurent la mort de ceux du Hâvre. Partout flotte le drapeau jaune-noir au Lion, et résonne, menaçant et avec fracas, le cri de force : « Le flamand en Flandre ». Il faut en finir avec le gouvernement qui nous opprima et nous foula aux pieds pendant 88 ans, qui nous vendit à l'étranger pour un peu d'or, et fit verser inhumainement et avec cruauté notre meilleur sang ! !

L'autonomie de la Flandre a été proclamée et le gouvernement déclaré déchu. Nous signerons bientôt une paix séparée et nous nous mettons à l'œuvre afin de devenir, dans notre propre maison, où nous serons alors, pour de bon, seigneurs et maîtres, un peuple riche et prospère.

Nous serons sévères, inexorablement sévères pour vos bourreaux, s'ils osent jamais revenir : les paillasses du Hâvre et votre autorité militaire.

Nous te demanderons compte, Bernheim, tyran et assassin de nos fils flamands, violateur de nos vierges flamandes, toi, horrible et monstrueux Boche, juif, nous te demanderons compte des larmes versées ici, lors de meetings émouvants, par de pauvres et braves mères de famille dont les fils furent envoyés par vous, à cause de leur amour pour leur peuple, en prison, ou à la mort lors de reconnaissances.

Nous vous demanderons compte, en face de tout notre peuple, à vous tous bandits galeux (schurftige) et débauchés (ploertig), engraisés (vetgemest) par notre sueur et notre sang et vous vantant toujours, la coupe de champagne à la main, que tous les Flamands devaient mourir et que la Flandre, devait être francisée de fond en comble.

N'est-ce pas, ministre de Ceuninck, qui étant encore général de division, tout rayonnant de bonheur, saviez lever votre verre à la santé.... de tous les Flamands, tombés pendant les raids fous que vous aviez ordonnés.

Frères, frères d'hier dans la servitude et la mort, frères encore plus chers à moi à présent,

LA FLANDRE VOUS APPELLE

Bruxelles, le 23 mai 1918.

Charles de Schaeplrijver,
Caporal 3^e de ligne, 7^e c^{ie}

UN

Livre Noir

DE LA

TRAHISON ACTIVISTE

PAR

RUDIGER

“ LE JOURNAL DES COMBATTANTS „
ORGANE OFFICIEL DE LA
FÉDÉRATION NATIONALE DES COMBATTANTS
11, QUAI DU COMMERCE, 11
BRUXELLES

PRÉFACE

Ce livre traite des trahisons commises au cours de la guerre par des soldats belges, victimes du maximalisme flamingant, dans les camps de prisonniers en Allemagne et au front de l'Yser. Ce n'est qu'après de longs mois d'hésitation, et après en avoir par deux fois reculé la publication (la première fois vers novembre 1919, la seconde fois en mars 1920), que je me suis décidé à le faire paraître, ne pouvant me résoudre à contribuer indirectement, par mon silence, à des manœuvres qui mènent à la ruine du pays. Je n'accomplis pas ce devoir sans profonde tristesse : parmi ceux que j'accuse, il y en a plus d'un que je voudrais pouvoir estimer, et la cause flamande qui leur fit commettre leurs crimes, reste la mienne.

Est-ce assez dire que les errements des uns ne m'aveuglent pas sur les fautes des autres ?

J'aurais préféré écrire en ma langue maternelle, mais ai cru devoir y renoncer pour des raisons pratiques.

J'ai tenu à user d'indulgence envers les personnes moins gravement compromises, en passant leurs noms sous silence.

Une enquête sérieuse fournira la preuve de tout ce qui est avancé dans ce livre, fruit de longues et minutieuses recherches à caractère purement personnel et privé.

Puisse mon humble et ingrat travail contribuer à délivrer la cause flamande d'individus qui la déshonorent !

Aux Combattants.

Camarades,

En terminant ce livre, je me trouve triste d'avoir dû remuer tant de choses écœurantes. Mais n'était-ce pas un devoir d'arracher le masque aux ennemis de la patrie ? N'est-ce pas toujours un devoir de proclamer la vérité ?

Avais-je le droit, comme Belge et comme Flamand, de parler en cette matière ?

Pendant la guerre, en Allemagne — où il y avait du danger à le faire — j'ai ouvertement prêché la fidélité au pays et au Roi. Depuis la guerre, en Belgique — où il y avait quelque danger à le faire — je n'ai pas hésité à me conduire en bon compagnon envers des flamingants imprudents, mais honnêtes. Enfin, n'ai-je pas moi-même été l'objet de menées surnoises et haineuses de la part de compatriotes sans discernement et sans caractère, parce que l'activisme ne m'empêcha nulle part et jamais de me sentir « Flamand ».

Camarades flamands,

Pour que, tous ensemble, fiers de notre Droit, nous puissions commencer le travail de justice et de pacification, il nous est un devoir, une nécessité, de poser un glaive nu entre nous autres et la triste bande des perdus. Alors nous réussirons, sûrement ! Par-dessus les têtes des semeurs de discorde et des arrivistes ! Pour le salut et du peuple flamand et du peuple wallon, dont les cœurs droits sont frères et ne demandent qu'à loyalement s'entendre. — Pour ma part, je n'ai jamais failli pour la Belgique : n'est-ce pas un gage que je ne faillirai jamais non plus pour les droits sociaux imprescriptibles du peuple flamand ?

Camarades,

J'ai l'impression de partir en mission, tout seul, par une nuit noire, au milieu des lignes ennemies. Vous seuls, vous savez ce qui se passe en ce moment-là dans le cœur du soldat. Il le fallait !... Mais lorsque, dans quelques heures, vous entendrez sauter la position ennemie, camarades, je vous en supplie, alors, tous, montez une fois encore à l'assaut ! Le pays, c'est nous autres ! Le pays n'a que nous pour oser et pour avoir du cœur ! Et lorsque, nous autres, nous disons : « Nous voulons ! », tous savent que le

chemin mène tout droit, et que la fin est honnête et élevée. Car dans le sang et dans le feu nos âmes se sont épurées à l'état de l'or le plus pur, et dans le grand vide de la Mort nos poumons ont exhalé les derniers germes de la mesquinerie et de l'égoïsme, pour se gonfler ensuite de l'éther léger de l'idéal et du sacrifice ! Debout, camarades ! Allons-y ! C'est pour la patrie, c'est pour nous-mêmes, c'est pour tous nos camarades qui sont restés là-bas !

Et si bien des personnages responsables restent indifférents ou complices, nous avons encore notre bon Roi, notre Chef de l'Yser, qui, au milieu des ministres, qui passent, et des Représentants du peuple, qui trop souvent ne représentent qu'eux-mêmes, saura encore mener la Belgique à l'Honneur et à la Victoire, parce qu'il est le Roi des Belges, et parce qu'il est Grand !

Rudiger.

FIN.
